

Gérald BRONNER
APOCALYPSE COGNITIVE
PUF, Paris, 2021

L'apocalypse annoncée n'est pas la fin du monde, mais, fidèlement à l'étymologie, c'est la « révélation » de nos fonctionnements cognitifs grâce à l'évolution des nouveaux moyens de communication et à l'augmentation de notre temps libre, ce fameux « temps de cerveau disponible ».

Autant il m'a été difficile de rendre compte de *La démocratie des crédules*, du même auteur, autant ce livre-ci peut, me semble-t-il, se résumer simplement, malgré ses nombreux exemples, ses riches références, et ses incursions répétées dans le monde des neurosciences dont la complexité ne sera pas ici reconnue à sa juste valeur...

Le « *temps de cerveau disponible* » a augmenté considérablement en quelques décennies pour un grand nombre d'humains : réduction du temps de travail, augmentation des loisirs, mécanisation et automatisation de nombreuses tâches, réduction du temps de sommeil, ... un énorme capital de temps libre est ainsi à la disposition du marché de l'attention. Comment capter cette attention au sein de la « *cacophonie cognitive* » (p 111) d'un monde envahi par les écrans ?

La biologie humaine, facteur structurant et limitant

L'évolution a sélectionné les éléments les plus utiles à la survie de l'espèce, une espèce qui n'était *a priori* pas la plus douée pour survivre au milieu des ours, des loups, des venimeux divers, des germes pathogènes et de tant d'éléments inhospitaliers.

Deux besoins donc, deux « moteurs » animent fondamentalement l'espèce humaine pour assurer sa pérennité : la sexualité et la capacité à détecter les dangers et les menaces. Soit donc *le sexe et la peur*.

Le développement des moyens modernes de communication multiplie à l'infini les occasions de connaissance. Et il était possible (naïvement ?) d'imaginer qu'il serait mis au service de la curiosité, du désir d'apprendre, de la réflexion argumentée.

Or, que constate-t-on ?

Que les sites internet les plus fréquentés sont les sites « érotiques » et les sites complotistes, c'est-à-dire les sites qui sont le plus en concordance avec ces deux besoins primaires : se reproduire, se protéger. Tous les biais cognitifs que Gérald Bronner a décrit précédemment trouvent donc ainsi un champ de développement fantastique. Et de la peur à l'indignation, de l'indignation à la colère, de la colère à la révolte, il n'y a que quelques pas vite franchis, et légitimés par toutes les croyances nourries par ces passions, plus ou moins gaies, plus ou moins tristes. Nos frustrations nous marquent davantage que nos satisfactions, et les incertitudes de l'avenir nous mobilisent au moins autant que nos espérances. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, et, réciproquement, les grandes passions¹ rendent l'histoire captivante alors que les trains qui arrivent à l'heure n'intéressent personne. Ce qui est acquis semble après-coup un dû « normal », et la frustration devient synonyme d'injustice. Si « *la libération de temps de cerveau est un phénomène majeur de l'histoire de l'humanité* », contrairement à ce qui pouvait légitimement être espéré, il faut bien faire « *le constat que cette disponibilité mentale n'a pas fait advenir une société de sagesse et de connaissance, plus exigeante intellectuellement et explorant le possible pour atteindre le meilleur des mondes de façon rationnelle.* » (p 262)

L'émotion plus rapide que la raison

Si cette base instinctuelle peut nous permettre de comprendre le succès des fausses nouvelles, des théories les plus invraisemblables, des superstitions les plus moyenâgeuses, il serait vain de croire que des explications purement rationnelles puissent les dissiper. Toutes nos décisions se prennent sur un fond émotionnel plus immédiat, intuitif, qui a sa propre logique : d'abord se méfier et se protéger. Voir le monde comme hostile impose de le regarder avec hostilité, à maximiser les risques et à

¹ Pensons à l'étymologie du mot « passion » : souffrir

minimiser l'optimisme. Les analystes transactionnels ne disent-ils pas que le pessimiste dit ce qu'il fera s'il gagne et que l'optimiste sait ce qu'il fera s'il perd ? La confiance est toujours un pari risqué...d'où sans doute l'avantage sélectif naturel de la « *paranoïa optimiste* » de Martie Haselton et de Daniel Nettle évoquée page 110. Je résumerai cela dans la formule :

**Peur + Besoin de Sens = urgence à comprendre
= perméabilité aux théories du complot.**

Un biais cognitif s'ajoute à la liste déjà longue repérés par l'auteur : *le biais de division* (p 121). Or il (me) semble que ce biais, c'est celui même de la méthode cartésienne, à la base des sciences !

S'il fustige l'hyper-conséquentialisme, cet extrémisme moralisant qui suppose chacun responsable de toutes les conséquences de ses actes, mêmes involontaires, c'est à juste titre. Mais la conclusion qu'il faut à mon sens en tirer, ce n'est pas que « *nous sommes tous coupables* » et que « *personne n'ira au paradis* » désormais (p 138-139), conclusion qui condamnerait cet hyper-conséquentialisme, mais que nous sommes effectivement pris dans un entrelacs de causalités multiples dont nous faisons inévitablement partie, et qu'il nous faut donc être moins présomptueux sur notre supposé supériorité morale, et plus prudents quant à nos affirmations de faire le bien, et surtout davantage ouverts aux dialogues conflictuels quant à nos choix d'actions.

Comme j'aime à le dire souvent : nous ne faisons pas Le Bien, nous faisons au mieux. Pour la simple raison que nous ne savons pas ce que les autres feront de ce que nous avons fait... et réciproquement. Devons-nous, comme semble le sous-entendre Gérard Bronner, nous débarrasser de tout questionnement éthique et diviser la responsabilité en autant de causes repérables et d'acteurs impliqués ? Pour moi, nous sommes à 100% responsables de ce que nous faisons, même si les autres sont, chacun, responsables à 100% de ce qu'ils en font. Cela tombe certainement sous le coup du biais de division qui permet de dépasser les 100% dans les calculs de probabilité ! Par contre, nous sommes aussi à 100% responsable de l'interprétation des réponses que nous déclenchons, et nous avons la responsabilité d'en tirer des leçons, d'en apprendre quelque chose. C'est peut-être là que je rejoins presque G. Bronner quand il affirme que « *l'injonction d'assumer des conséquences qui se situent en deçà de notre vigilance consciente est tout simplement inhumaine.* » (p 141). Je ne la qualifierai pas d'inhumaine, mais seulement d'impossible, et imposant donc une ouverture attentive au contradictoire. Mais, même à retardement, il devrait toujours être possible de tenir compte des conséquences involontaires de nos actions. N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'il préconise lorsqu'il parle d'apprendre de ses erreurs ? Qu'est-ce qui authentifie l'erreur, sinon l'écart entre l'espéré et le réalisé ?

Nous construisons les contextes sociaux qui nous construisent

Ce que le marché cognitif contemporain révèle, ce n'est pas qu'un homme fondamentalement bon serait « dénaturé » par le capitalisme, mais ce sont les fondamentaux du fonctionnement de nos cerveaux, la base archaïque qui nous a permis d'exister jusqu'à aujourd'hui qui fait que notre attention se dirige quasi mécaniquement vers ce qui semble désirable et repère tout aussi instinctivement, ce qui pourrait être un danger.

La dérégulation des propositions informationnelles obéit aux lois de la concurrence. Qui est responsable et de quoi ? Les lecteurs ou les médias ? Les offres s'ajustent aux demandes, demandes qui encouragent ou découragent les offres, impitoyable sélection naturelle ! L'accès généralisé à la fois à « l'information » et à sa production par chacun a fait disparaître l'autorité des garde-fous traditionnels : journalistes, experts, représentants politiques. La pandémie de Covid montre cruellement le fonctionnement des réseaux sociaux, la vitesse de propagation d'informations fausses, l'importance de la peur et l'empire des croyances et des pas-

sions. Le souci c'est qu'aucun groupe humain d'une certaine taille ne peut fonctionner paisiblement sans règles communes, sans intermédiaires, sans confiance.

L'ingratitude de l'homme moderne

Ce que Gérald Bronner souligne, c'est notre manque de reconnaissance pour tout ce que les sciences et les savants nous ont apporté. Nous avons oublié la peste, la variole, la tuberculose, la polio, les amputations sans anesthésie, etc. Nous oublions même à quoi nous devons notre espérance de vie plus longue. Dans les mouvements actuels, on retrouve l'ambivalence constitutive des humains : nous refusons l'autorité mais exigeons sa protection, nous voulons une liberté totale mais pas les risques qui pourraient lui être liés... C'est vrai, nous avons la mémoire courte. Par contre je ne partage pas avec G. Bronner son enthousiasme pour les réponses statistiques. Elles sont certes instructives mais elles ne nous soulagent de rien quant aux difficiles décisions à prendre.

Il est frappant de constater que, pour répondre à nos besoins primaires de recherche du plaisir et d'évitement de la peur, nos leaders les plus charismatiques évitent systématiquement de parler du coût des choses, des sacrifices nécessaires. Sacrifice, que voilà un mot malvenu, inconvenant ! Il faut promettre le tout gratuit pour tous, et désigner à l'avance des coupables qui empêcheraient la réalisation de cette promesse généreuse. Ainsi la promesse sera sauvée à défaut d'être tenue.

La science, comme la Politique, avec la notion de Progrès a, elle aussi, fait beaucoup de fausses promesses. Elle a souvent oublié de réfléchir au prix qu'il faudra que certains payent pour le bien-être de quelques-uns : colonisation, prolétarianisation... Alors, comment ne pas leur en vouloir aujourd'hui ?

Mais, à force de jeter les bébés avec l'eau du bain, on finira bien par supprimer l'humanité. Il semble que nous ayons commencé à emprunter ce chemin en voulant supprimer l'humanisme et l'universalisme, en les remplaçant par un marché concurrentiel des croyances et des cultures.